Soro : Je suis un philistin borné, je n'aime pas la chapelle de Matisse

On connaît la grande querelle de l'art sacré qui oppose les partisans de la nouvelle chapelle d'Assy aux défenseurs du traditionnel art saint-sulpicien. Notre collaborateur Soro a estimé qu'il avait son mot à dire dans cette affaire. Il l'a dit avec son humour habituel dont nous pensons bien qu'il ne saurait choquer aucun de nos lecteurs.

CERTAINS esthètes de la Côte, dont la forme physique est telle qu'ils peuvent, sans défaillance, discuter de l'art (figuratif ou non) en buvant un seul pastis, qui savent par cœur les poèmes de M. Prévert et qui, lorsqu'ils parlent de M. Cocteau, ont pris l'habitude de l'appeler familièrement « Jeannot », me stigmatisaient durement. Les uns, se convulsant dans leurs chemisettes à fleurs, me considéraient avec réprobation, mais tristesse. D'autres, plus véhéments, frémissaient de la barbousette et me reprochaient amèrement mon crétinisme, ma balourdise et mon indifférence :

— Vous ne pouvez pas quitter cette région sans aller la contempler !... larmoyaient-ils.

— De quoi aurez-vous l'air, à Paris, si vous ne pouvez en parler ?... gémissaient-ils.

— Infâme béotien vous êtes, infâme béotien vous resterez !... disaient-ils en grinçant des dents.

— Imperméable à toute aspiration supérieure !... Insensible à toute élévation de pensée !... surenchérissaient-ils.

— Allez la visiter !... ajoutaient les dames esthètes... Elle est chou !...

Ces pressions, insinuations, injures (il m'arriva même d'être traité de « snob »), ces arguments péremptoires, donc, finirent par me convaincre. Aussi est-ce de mon plein gré, en pleine possession de mes moyens et pleinement lucide, que je me trouvai aggloméré à la foule des pèlerins qui, chaque jour, par la route de Vence à Cattières, se rendent pieusement à la chapelle du Rosaire.

Dès les premières maisons de Vence, des panneaux, publicitaires mais explicites, jalonnent le chemin et conduisent le visiteur vers le saint lieu. « Chapelle du Rosaire », annoncent-ils, et ils ajoutent : « Conçue et décorée par Matisse, 2 kilomètres. » (Ce simple détail fera comprendre l'insistance de mes amis les esthètes. Connaître l'existence d'une église décorée par M. Matisse et n'y point aller, il y a, évidemment, de quoi perdre un ange de réputation !...)

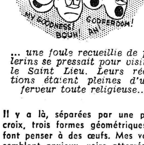
A la sortie du virage, une accu-

...ceci représente la sainte Vierge, l'Enfant et saint Dominique. Si vous savez dessiner des œufs, vous pouvez faire un Matisse...

...les uns faisaient preuve d'une grande indignation. Les autres semblaient simplement attristés par mon manque de goût et ma bêtise définitive...

mulation de véhicules automobiles, où voisinent les filiformes Jaguar, les trop somptueuses Cadillac immatriculées TTX, les bourgeoises tractions et les cacochymes Renault aux carrosseries lamentables, prévient le pèlerin qu'il est presque arrivé. Mêlé à la foule qui stationne sagement le long des grilles, je contemple le sanctuaire. Extérieurement, il ne semble rien présenter de particulier. Il y a bien, évidemment, un toit de tuiles bleues et blanches, qui est censé, je suppose, représenter le ciel et les nuages ; il y a bien une sorte de campanile en ferronnerie, avec une petite clochette au milieu ; mais ce premier contact avec l'art sacré moderne n'est pas tellement impressionnant...

Seulement, chrétiens, rassurez-vous. Vos surprises vont commencer. M. Matisse ne vous décevra pas, ô amateurs d'imprévu ! Au-dessus de la porte étroite qui mène vers la nef, un panneau de céramique fige le visiteur non prévenu. C'est le « Fronton de l'entrée des fidèles ».



... une foule recueillie de pèlerins se pressait pour visiter le Saint Lieu. Leurs réactions étaient pleines d'une ferveur toute religieuse...

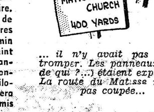
Il y a là, séparées par une petite croix, trois formes géométriques qui font penser à des œufs. Mes voisins semblent anxieux, voire atterrés. Ce brusque passage du rassurant style Saint-Sulpice au Matisse dernière manière semble les gêner énormément. Un honorable vieillard, qui tient à la main un canotier antédiluvien, me jette un coup d'œil apeuré :

— Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur ?... chuchote-t-il poliment.

— Ma foi, dis-je, je n'en sais rien...

Une gentille nonnette vient à notre aide :

— A gauche, dit-elle, c'est saint Dominique... et à droite, là, les deux



... il n'y avait pas à s'y tromper. Les panneaux (don de qui ?...) étaient explicites. La route du Matisse n'était pas coupée...

ronds ensemble, c'est la Vierge et l'Enfant...

— Merci bien, ma sœur, dit l'honorable vieillard.

Mais il n'a pas l'air rassuré pour autant.

Cependant, petit à petit, nous pénétrons à l'intérieur du monument. L'escalier, qui fait penser à certains escaliers du métropolitain, est encombré par le flot montant et descendant des visiteurs. C'est exactement comme si on espérait l'ouverture du portillon... En attendant que vienne mon tour de descendre, je consulte l'avis qui est placardé sur la porte. J'apprends tout d'abord que l'accès de la chapelle est interdit aux touristes le matin, car (qui l'eût cru ?) on y célèbre la messe... Par contre, « l'après-midi, les touristes sont admis volontiers à visiter la chapelle, mais seulement de 15 à 18 heures, en raison des offices obligatoires de la communauté. Les visiteurs, **ajoute l'avis,** devront se présenter en tenue correcte et observer une attitude réservée et silencieuse. On n'acceptera pas les personnes indécemment vêtues, car il s'agit d'un

... j'étais tout à fait d'accord avec S.E. l'évêque. Une chapelle n'est pas faite pour des dames à épaules nues...

lieu de culte où est conservé le Saint-Sacrement... »

Et, comme si ces explications n'étaient pas encore suffisantes, on précise qu'« il n'est pas perçu de taxe d'entrée, mais qu'en retour on demande aux touristes un effort de correction et de respect »... Ce rappel à des règles de politesse qui peuvent paraître normales en pareil lieu ne manque pas de surprendre. Un autre avis, d'ailleurs, prévient que « les dames en short ou avec les épaules nues ne sont pas admises ». Les chiens non plus... Curieuse chapelle, en vérité, se dit le visiteur, où de telles recommandations sont nécessaires...

Le visiteur ne se le dit pas longtemps. Il descend. Il voit. Il comprend. La chapelle de M. Matisse tient, en effet, du hammam, de l'établissement de bain et du sous-sol de grand café. Les murs sont revêtus de céramique. Un immense panneau représente, je pense, la Vierge et l'Enfant Jésus. Un autre panneau, non moins immense, nous offre un étrange saint Dominique. (Je le sais : je me suis renseigné.) Le fond de la chapelle est entièrement occupé par un chemin de croix. La conception en est, proprement, magnifique. On ne sait pas très bien de quoi il s'agit, mais des numéros astucieusement disséminés apportent le réconfort au chrétien pusillanime. Lorsque les touristes pénètrent dans le sanctuaire, ils gardent d'abord un silence étonné. Et puis, malgré la sainteté du lieu, ils ne peuvent s'empêcher de donner leurs impressions :

— Euh là !... font-ils lorsqu'ils ont retrouvé leur souffle.

— C'est-y Dieu possible !... murmurent les plus effarés.

— En tout cas, c'est facile à laver !... constatent les matérialistes.

Les Belges cherchent instinctivement la sortie, les Anglo-Saxons prononcent des phrases indistinctes où reviennent les mots « beautiful » et « crazy » (suivant les tempéraments). Le Français moyen semble, en général, avoir reçu une bonne brique sur le crâne.

Seuls, quelques amateurs avertis hochent la tête d'un air entendu et toisent la foule vulgaire du haut de leur érudition artistique.

Le maître-autel, protégé par une étiquette qui vient que « access to the steps of the altar is strictly forbidden » (défense de monter, en anglais, ce qui tendrait à prouver que les Britanniques sont des iconoclastes), est surmonté d'étranges

Voici les chandeliers qui ornent l'autel de la chapelle du Rosaire. Aimerez-vous ce style dépouillé ?...

chandeliers et d'un Christ en croix extrêmement moderne :

— On dirait une statuette nègre ! dit une dame irrespectueuse

Le confessionnal est d'une grande simplicité. Un panneau avec une petite fenêtre. D'un côté, un prie-Dieu (pour le pénitent) ; de l'autre, un fauteuil (pour le prêtre). Le bénitier est en céramique blanche et bleue. Il contient une petite éponge..

La visite (et peut-on appeler autrement ce court séjour en un endroit où rien ne semble porter vers la prière et la méditation ?) est maintenant terminée... Il ne manque qu'un guide pour vous dire :

— Par ici, messieurs-dames...

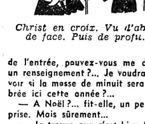
Au bout d'un couloir, une bonne sœur à lunettes débite des cartes postales et des albums :

— C'est 120 francs... (la carte).

Plus loin sont exposées les esquisses préparatoires de M. Matisse. M. Matisse a fait beaucoup d'esquisses. C'est, malgré le poids des ans, un grand travailleur. La reproduction de ces œuvres est cédée pour un prix variant entre 5.000 et 3.000 francs... Quelqu'un, pourtant, paraît-il, s'était donné la peine de chasser les marchands du temple. Ils sont revenus...

...Il ne restait plus qu'à s'en aller. Je le fis discrètement :

— Ma sœur, dis-je à la nonnette



Christ en croix. Vu d'abord de face. Puis de profil...

de l'entrée, pouvez-vous me donner un renseignement ?... Je voudrais savoir si la messe de minuit sera célébrée ici cette année ?...

— A Noël ?... fit-elle, un peu surprise. Mais sûrement...

— Je trouve que c'est bien froid... (Je parlais du manque d'intimité.)

— Oh ! fit-elle sans comprendre. Nous avons le chauffage central !...

J'ai bien peur, quant à moi, d'être définitivement classé parmi les philistins bornés, tout juste dignes de la mâchoire d'âne...

Françoise Giroud présente Wladimir Porché qui, pour sept milliards, fabrique 20.000 heures de bruit (à la R. D. F.)

EN un imposant document de soixante pages, la Radiodiffusion française vient d'exposer son programme pour l'année.

On y trouve la suite des fameux entretiens littéraires où nous entendrons Claudel, Mauriac, Montherland ; la création d'une œuvre inédite de Gounod ; les mémoires de Georges Duhamel ; huit émissions conçues par Orson Welles; une série sur le « prestige du théâtre » pour lesquelles Jouvet avait travaillé avec passion. Le plan qu'il a tracé demeure, Pierre Fresnay et Jean-Louis Barrault le reprendront.

Les amateurs des grands concerts symphoniques du dimanche apprendront avec plaisir que les nouveaux horaires leur épargneront les coupures saugrenues ; les amateurs de « variétés » seront gâtés par Robert Beauvais, Jaboune, et les psychologues par André Gillois. Et des flots de musique, depuis le jazz-panorama de Panassié jusqu'au Rossignol de Stravinsky, en passant par Georges Guétary, qui chantera tous les dimanches, se répandront sur les trois chaînes françaises. C'est un joli programme.

Deux sangs qui ne se mélangent pas

Avouons-le, il y a quelque chose de changé à la radio. Il en faut pour tous les goûts, nous disait-on lorsque nous l'accablions. Bien sûr. Malheureusement, il n'y en eut longtemps que pour un : le mauvais.

La Radio est une monstrueuse usine qui doit fabriquer chaque année vingt mille heures de bruit pour quinze millions de consommateurs.

Ce bruit est un homme particulièrement silencieux, M. Wladimir Porché, qui en est responsable. Cinq directeurs l'assistent.

La nomination de M. Porché avait fait, en 1946, l'objet de l'étonnement général. M. Porché était jeune, cultivé ; il avait dirigé pendant quatre ans, avant la guerre, les émissions théâtrales et il travaillait à la mise au point industrielle de la télévision lorsque M. Deferre, ministre de l'Information, vint le chercher.

Habitués que nous sommes à l'utilisation des compétences, on s'attendait à trouver à la tête de la radio un officier de cavalerie ou un ingénieur des mines.

C'est de l'intérieur de la maison où il avait laissé de bons souvenirs que quelques « anciens » suggérèrent au ministre de faire appel à M Wladimir Porché. Nommé par décret, le directeur de la Radio n'est pas un fonctionnaire et peut être destitué du jour au lendemain. Mais personne n'y songe, sinon lui-même, les jours où il est Russe.

Comme son prénom l'indique, il n'est pas né à Asnières, mais très loin de là, dans la Russie des tsars où son père, François Porché, enseignait le Français et s'éprit d'une jeune étudiante Ekaterina Gaïdoukova.

Les deux sangs qui coulent dans ses veines ont ceci de particulier qu'ils ne se mélangent pas : ils se manifestent l'un après l'autre. Wladimir Porché n'est pas le seul exemple à l'appui de cette théorie qui m'est, je l'avoue, personnelle, mais il l'illustre parfaitement.

Quand Porché, qui a l'allure générale d'un Français moyen de quarante et un ans, sans signe particulier, s'exprime, il a le goût de l'action efficace, il sait prendre ces décisions rapides que son métier commande dans la mesure où il est lié à l'information, il se retourne sur le passage des jolies femmes.

Mais quand Wladimir intervient, il murmure à Porché : « Pourquoi tant d'agitation ? A quoi bon ?... Ce qu'on fait, ce n'est pas amusant. Ce qui est amusant, c'est de rêver à tout ce que l'on pourrait faire, d'imaginer les livres que l'on pourrait écrire, les femmes que l'on pourrait aimer... Viens, allons nous promener pieds nus dans la rosée.

Wladimir Porché et sa femme.

» Hélas ! répond Porché, en regardant la moquette de son vaste bureau, il faut gagner sa vie. D'ailleurs tout homme a besoin d'activité. La mienne est intéressante à plus d'un titre. Je voudrais donner à la Radio une maison, au lieu que, dispersée entre vingt-cinq immeubles, elle fasse une orgie de cyclistes qui courent d'un immeuble à l'autre à la recherche d'un destinataire qui vient toujours de partir. Je voudrais que tous nos services soient réunis et que mon secrétariat administratif se trouve, suprême ambition, à moins de dix kilomètres de mon bureau. Je voudrais que notre télévision qui est, techniquement, la meilleure du monde, prenne un bon départ... Je voudrais qu'avec un budget moitié aussi important que celui de l'Angleterre, notre radio soit aussi bonne que la B.B.C. et meilleure si possible, je voudrais... »

Et Wladimir, plissant son œil russe, répond :

« A quoi bon ?... Occupe-toi plutôt de notre âme, c'est tellement plus important. Tu ne lis plus, tu n'écris plus, tu sors de ton bureau à huit heures du soir anéanti. Evidemment, tu as la Légion d'honneur. Ça sert à quoi, la Légion d'honneur ? Veux-tu me le dire ? »

Mais là où Porché trouve un exutoire à son activité, Wladimir trouve un cintre commode pour suspendre son enveloppe extérieure, ils finissent par s'entendre très bien tous les deux et leur dialogue n'est jamais assez violent pour risquer de menacer l'équilibre de Wladimir Porché.

C'est un homme gris, un homme d'ombre. S'il y a du rouge en lui, il est à l'intérieur. On a l'impression qu'enfant il ne s'est jamais coupé, il ne s'est jamais brûlé, il n'est jamais tombé dans une mare, il ne s'est jamais donné une indigestion de cerises. Rien d'aigu ne semble l'avoir atteint, ni dans le drame ni dans la joie.

Wladimir Porché est capitonné. Ce no man's land qui le sépare apparemment de la vie et lui confère une sorte d'irréalité, une femme l'a comblé, celle que l'on appelle « Madame » Simone.

S'il n'est pas son fils par la chair, il l'est totalement par l'esprit. Il avait sept ans lorsqu'elle devint Mme François Porché et jamais mère n'a fabriqué plus complètement un enfant que Simone ne fabriqua « son garçon ».

C'est comme si une incarnation humaine ne suffisait pas à contenir et à dépenser la vitalité dont elle déborde et qu'elle en ait créé une seconde qui demeure branchée sur elle et comme alimentée de sa sève.

Quand en 1946 Gaston Deferre convoqua Wladimir Porché, c'était pour lui confier la direction de l'une des chaînes.

« Une chaîne ! s'écria Simone, indignée. Il est fait pour la diriger complètement votre radio. Et puisque je vous le dis, vous pouvez me croire.. »

Les ministres n'étant, après tout, que des hommes, il ne s'en est pas encore trouvé un pour résister à Simone.

On avait décidé qu'après quelques licences aisément obtenues, le jeune homme se présenterait au Conseil d'Etat dont son oncle était vice-président Mais une maladie inopportune, séquelle d'une enfance fragile, l'empêcha de se présenter au concours. Il hésitait sur le choix d'une carrière, il commençait à écrire, avec talent, des nouvelles lorsque Simone fut priée d'enregistrer pour Radio-Paris une pièce qu'elle jouait alors.

Au cours de l'émission, elle apprit que Georges Mandel, ministre des P.T.T., cherchait des collaborateurs neufs pour la radio. En rentrant, elle déclara à son mari :

« Tu vas conduire ton fils chez Mandel. »

Mandel prit Wladimir à l'essai. Il s'y connaissait en hommes et décela sous la nonchalance russe la précision charentaise. Un mois plus tard, il lui confiait la direction des émissions littéraires et artistiques qu'il garda jusqu'à ce que Vichy la lui retire.

Simone est à la fois son paratonnerre et son épée. Et si elle l'a parfois préservé de coups de foudre dont il n'eut pas détesté être frappé, il ne lui en tient nulle rigueur, même légère.

Elle l'a retenu d'une main ferme au bord des pièges que les jeunes chanteuses tendent sous les pas des charmants directeurs de radio. Mais ne s'aventurait-il pas parce qu'il savait qu'au dernier moment Simone interviendrait.

Il a le don d'écrire et celui de peindre

Wladimir Porché a prouvé cent fois et prouve quotidiennement dans son travail qu'il n'est pas de la race des faibles.

Il sait assez bien ce qu'il veut et lorsqu'il veut vraiment, il est fort capable de se montrer soudain très dur.

« Valoussia, c'est un doux féroce », dit Simone.

Et elle le connait comme si elle l'avait fait, ce que l'on ne saurait dire de bien des mères authentiques.

Mais ils s'amusent assez, tous les deux, à éprouver jusqu'où ils peuvent, l'un envers l'autre, aller trop loin.

Il vient d'épouser une très aimable jeune fille, Mlle Jacqueline Propper, alliée à la famille de Simone qui était elle-même la fille d'un agent de change.

— Ils étaient faits l'un pour l'autre, dit Simone.

Et comme les deux principaux intéressés sont entièrement de cet avis, le bonheur règne dans le vaste appartement de la rue du Bac que l'on est en train de séparer en deux pour que les jeunes mariés disposent d'un étage personnel.

En attendant, ils habitent le château de Gavoy, propriété de la nouvelle Mme Porché. Ils souhaitent fort l'un et l'autre avoir un enfant, un garçon qui s'appellera François.

Le premier amour de Wladimir fut entièrement imaginaire. Pour échapper aux questions de ses camarades de lycée qui se vantaient de leurs aventures, il inventa une fille à l'écrivain René Boylesve. Pendant plusieurs mois, il les berça du récit de son idylle. Mais cette jeune fille parée de toutes les grâces que généreusement il lui accordait, ses camarades voulaient la connaître. Il résista longtemps... Et puis lorsqu'il comprit que tant de discrétion finirait par devenir suspecte, il adopta une solution énergique : il la tua, dans un accident.

Ainsi vécut le temps d'une année scolaire, pour quelques lycéens, une Mlle Boylesve que tout le monde pleura...

Les produits de son imagination prirent une forme plus concrète lorsqu'il publia une série de nouvelles réunies sous le titre de *Amours au Vallespir.*

De son père, François Porché, il a hérité le don d'écrire, et celui de peindre. Mais il se prétend incapable de construire une pièce.

Il a probablement raison. Sinon Simone eût bien réussi à la lui arracher. On le sent bourré de rêves et de fantômes, mais nullement pressé de s'en délivrer en les transformant en mots imprimés.

Sans vanité, sans ambition apparente, sans morgue, indifférent aux signes extérieurs d'autorité, M. le Directeur de la Radiodiffusion et de la Télévision françaises dépense 7.010 millions par an et emploie trois mille neuf cent soixante personnes sans avoir pour autant une haute opinion de sa personne.

Quand il dit :

— J'ai parfois trente décisions rapides et importantes à prendre dans la journée...

on sent que loin de l'enivrer le pouvoir l'angoisse. Habile, subtil, il se force sur l'obstacle.

Mais cinq ans de règne, interrompu seulement par une éclatante démission au moment des incartades de Max Régnier et par une non moins éclatante réintégration dans ses fonctions, ont prouvé que Wladimir Porché savait user des armes que Simone forgea pour lui.

Et il est assez émouvant, cet homme jeune, un peu las, soudé à son bureau, qui possède la clef des palais fabuleux où les rêveurs peuvent s'évader et qui s'astreint à ne pas s'en servir.

F. D. a de bonnes lectures

JULIETTE AU PASSAGE, d'Herbert Le Porrier.
(*Aux Editions du Seuil.*)

...Le Passage de l'Homme : à peine une rue, un couloir entre de vieilles maisons lépreuses, dans un quartier populeux, aux venelles sordides...

A côté du visage officiel que font aux villes leurs beaux quartiers, Juliette vous révèlera un autre monde, où le drame et la tragédie cessent de paraître incompatibles avec de très quotidiens et très humbles destins ; un monde où l'existence se charge d'un goût plus âpre, tandis que bonheur et malheur descendent de leur rôle de prétextes à méditation pour n'être plus que la couleur des jours.

En même temps que le courage silencieux de Juliette, qui tisse à petit bruit la toile modeste d'une vie en pente douce, vous découvrirez Marc ; le bon — le mauvais — Marc, le petit comptable révolté contre la misère et le temps qui passe ; Marc qui étouffe dans son ambition et dans la modestie de ses propres moyens.

Ce bonheur que Juliette tente d'apprivoiser à force de patience, Marc veut le conquérir par la violence, en engageant le destin du couple dans une voie toujours plus dangereuse. Deux rythmes de vie, deux sagesses, association boiteuse du loup avec la fourmi ; dynamite et tricot.

C'est le troisième roman d'Herbert Le Porrier, dont on n'a pas oublié « La Mue » et « Entraves ».

MEMOIRE D'UN VEUF, par Patrick Imbert-Vier.
(*Aux Editions du Seuil.*)

Rentrant de son travail, un soir, Stéphane Buldot trouve chez lui un inspecteur de police qui lui apprend que sa femme est morte, victime d'un accident. Il en éprouve d'abord une souffrance si profonde qu'elle lui paraît fermer toutes les issues de son avenir, sauf celle du suicide. Puis il découvre qu'Hélène, morte, ne peut désormais survivre qu'en lui.

Mais son rôle voulu de veuf inconsolable amènera peu à peu Stéphane à découvrir qu'il existe malgré tout des consolations. Et ce culte trop concerté, voué à un souvenir artificiellement maintenu, fera de lui la proie désignée et volontaire de mille et une tentations bien réelles. La mort de sa femme paraît donc avoir provoqué dans l'existence de Buldot l'occasion d'un « commencement », d'une prise de conscience qui devrait le conduire vers un destin repensé et accepté. Malheureusement, Buldot, avec tout son bon sens, manquera toujours ses tournants et restera, sous l'influence de circonstances variées, à la remorque de sa propre vie.

Patrick Imbert-Vier est né à Paris en 1925, d'une famille lyonnaise. Après des études secondaires dispersées au hasard d'établissements scolaires répartis dans la région parisienne et sur la Côte d'Azur, il décroche sa licence en droit et s'oriente vers la diplomatie, à laquelle il renonce en 1947. C'est son premier roman.

G. S.

F.D. lève le rideau sur la saison de Paris (suite)

Prochainement sur tous les écrans

FRANCE DIMANCHE a entrouvert, il y a quinze jours, pour ses lecteurs, le rideau de la prochaine saison cinématographique. Depuis, de nouveaux films sont encore venus s'ajouter à la liste que nous avions présentée.

« La Course de taureaux », de Pierre Braumberger est un documentaire passionnant sur la vie des toreros. Les plus grands toreadors revivent sous nos yeux. On y voit, entre autres, le célèbre Manolete. Le plus surprenant, ce sont des corridas filmées en... 1900, en Espagne.

« Nous irons à Monte-Carlo » est en quelque sorte la suite de « Nous irons à Paris ». On y retrouve Ray Ventura et ses collégiens, dans des aventures musicales. Le film est une coproduction franco-américaine. Michele Farmer, fille de Gloria Swanson, l'inoubliable interprète du « Boulevard du Crépuscule » a le premier rôle de la version américaine. C'est Danielle Godet qui la remplace dans la version française. On y voit encore Edmond Audran, c'est le dernier film qu'il tourna avant sa mort.

« Le Touareg » est un film d'aventures qui a été tourné au Caire, à Louxor.

« La maison de la dune » est un « remake » du film de Pierre Billon, tourné voici vingt ans, d'après le célèbre roman de Maxence Van der Mersch. C'est Georges Lampin qui en assure la mise en scène avec pour acteurs Ginette Leclerc, Roger Pigaut.

« Robinson Crusoé » avec Georges Marchal est une nouvelle adaptation du livre le plus connu, dit-on, après la Bible.

« Le Chasseur d'images » marquera le retour de Fernandel à l'opérette dans un film de Jean Boyer.

Le second film de Jacques Tati, auteur et interprète de « Jour de fête » s'appelle « Les vacances de M. Hulot ». Ce film relate l'histoire d'un jeune homme « comme tout le monde » qui passe ses vacances au bord de la mer, au milieu d'estivants « comme les autres » et mène la vie banale de tous les jours.

Enfin on prépare le premier « technicolor » français Jean Renoir. C'est le « Carrosse d'or », une adaptation du « Saint Sacrement », de Prosper Mérimée. « Je veux faire une espagnolade du XVIIe siècle, mousseuse comme du champagne », a déclaré Jean Renoir à propos de son œuvre. Il sera tourné en trois versions : française, italienne, anglaise, d'après un procédé de couleurs anglais. Anna Magnani sera la Perichole.

« Agence matrimoniale », de J.-P. Le Chanois, nous montrera Bernard Blier directeur d'une agence matrimoniale dont il a hérité. C'est un document pris sur le vif, comme l'avait déjà fait J.-P. Le Chanois pour les chauffeurs de taxis de « Parti sans laisser d'adresse ».

« Trois femmes » forment le tryptique d'un film qui se déroulera à la belle époque.

Dans « Les jeux de la plage et du hasard » ex-« L'Amour madame », Arletty jouera son propre rôle, celui d'une vedette, et François Périer, celui d'un (faux) séducteur de vedette.

On reverra encore Arletty dans « Gibier de potence » avec Georges Marchal et Nicole Courcel. Arletty y interprète le rôle d'une proxénète qui présente dans sa boutique à vice des jeunes gens aux femmes du monde sur le retour...

Dans « Jamais deux sans trois » Roger Nicolas interprète les rôles de trois frères à la ressemblance hallucinante. Il est amoureux de la fille de la châtelaine (Marthe Mercadier) qu'il finit par épouser après bien des aventures.

Le nouveau film de René Clément s'appelle « Jeux interdits ». Le scénario a été inspiré par un des drames de la débâcle de 1940. C'est l'histoire de deux enfants qui se réfugient dans un village perdu où ils se créent un monde à eux. Un monde où rôde la mort, dont Clément fait une transposition poétique et pure.

John Ford a mis en scène « Un homme tranquille » avec John Wayne. Un ancien boxeur retourne dans son village natal d'Irlande pour y trouver la paix et oublier ses luttes. Contrairement à ce qu'il espérait, il est forcé, encore de lutter pour vivre...

« Le poney rouge » est un technicolor de Lewis Milestone, d'après une nouvelle de John Steinbeck. Robert Mitchum et Mirna Loy en sont les vedettes avec le jeune Peter Miles (9 ans). L'action se déroule dans un ranch, dont la vie est dominée par l'existence d'un jeune poney.

« La ruée vers la Californie » : un western trépidant de l'époque de la ruée vers l'or.

« Les Mousquetaires de la vengeance », film de cape et d'épée vient d'être tourné en Argentine, avec John Carroll, que l'on compare à Hollywood, à Douglas Fairbank Jr en sa belle époque.